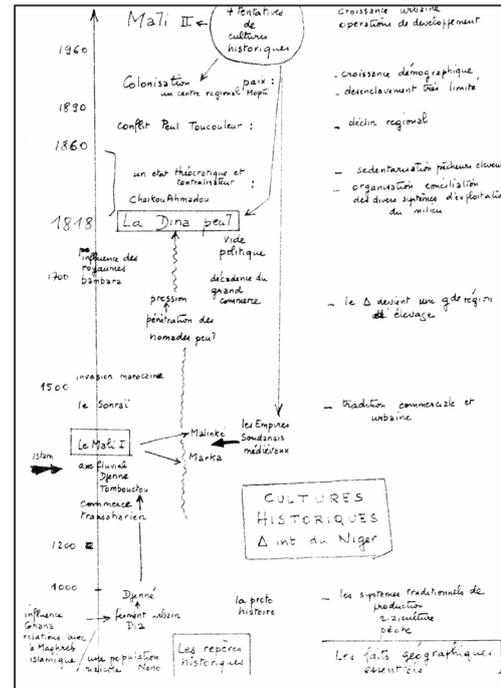


CHAPITRE III
 L'ÉTABLISSEMENT DES PEUPLES ET LEUR ORGANISATION POLITIQUE

L'histoire événementielle fournit une des bases objectives de la connaissance régionale. L'ordre et les conditions de mise en place des divers peuples demeurent des faits majeurs d'organisation humaine actuelle, puisque faute d'assimilation réciproque, chacun d'eux a conservé personnalité. L'organisation politique, ou les désordres, expliquent largement, là comme ailleurs, les regroupements ou les lacunes du peuplement.

Vouloir parler « objectivement » d'histoire est une entreprise partout délicate, et particulièrement difficile lorsque les archives sont orales. Les événements sont remémorés selon une chronique populaire, interprétative au plus haut point. Chacun des peuples de la région possède sa « geste ». Il raconte avec la fabulation minutieuse de la légende une époque qui dans le passé comme un corps dans le vide. Les déroulements antérieurs ou postérieurs demeurent obscurs, inintéressants, somme toute inexistant. Quelques sources écrites nous aident à réunir ces diverses chroniques en un rythme historique : tarikh arabes, récits des premiers voyageurs européens. Ils sont insuffisants pour compenser certaines lacunes et dans faisceau de traditions orales de longues nuits d'ignorance séparent certains épisodes fugitifs où l'histoire semble s'alourdir, s'accélérer. Cette discontinuité du temps résulte d'une volonté d'oubli qui efface de la mémoire collective certaines époques. Dans les derniers déroulements du passé cette volonté d'oubli s'affirme à deux reprises.

Une première fois lorsque l'Islam triomphe dans la région au 19e siècle sous le règne de Cheikou-Ahmadou, la Dina¹ dont le début en 1818 est la véritable hégire régionale. Avant la Dina, dans le désordre, le paganisme et l'obscurité, les faits



¹ Textuellement la « guerre » en langue peul

perdent leur netteté et leur valeur pour la mémoire collective.

Une deuxième discontinuité historique s'affirme de nos jours. Les vieillards sont les dépôts d'une tradition qui va disparaître avec eux. Ils ne la transmettent pas, comme ils l'ont reçu de leur père, parce qu'il n'y a pas d'oreille pour entendre. Les bouleversements des vingt dernières années, 1945-1965, sont tels que les hommes de moins de 40 ans ne sentent plus la nécessité de posséder les clefs de l'organisation sociale et économique, clefs qui exigeaient connaissance de la tradition historique.

Ces préliminaires nuancent la valeur objective de ce qui est rapporté ci-dessus, et en expliquent les insuffisances.

A. - L'ÉPOQUE PRÉ-ISLAMIQUE, BOZO, NONO

Les pêcheurs libres habituellement désignés sous le nom bambara de Bozo sont, de l'opinion unanime, les premiers habitants de la région. Les intéressés n'ont aucun souvenir d'un peuple antérieur qu'ils auraient remplacé, ce qui est très rare en Afrique, même pour les peuples paléonégritiques². Les Bozo déclarent être sortis de deux trous, celui de Wandiaaka et de Dia. DAGET³ interprète à notre sens correctement cette légende : elle signifie que les Bozo se considèrent comme autochtones, au sens grec du mot « nés du sol ». Elle peut signifier également un habitat à demi-terré : les Bozo conservent actuellement l'habitude de construire les paillottes sommaires de leurs camps de pêche sur une fosse peu profonde pour gagner en hauteur⁴.

Cette tradition d'origine locale est apparemment contestée par le souvenir d'apports ou d'influences venant soit d'amont, soit d'aval. DIÉTERLEN donne un point de vue très « mandé » de l'origine des Bozo : ceux-ci descendent des Keita et ont suivi le cours du fleuve⁵. Nos enquêtes personnelles nous ont fait recueillir des traditions semblables⁶. Mais on trouverait du

² Par exemple les Dogon du Plateau de Bandiagara ont, d'après la tradition, chassé les Télem, peuple actuellement replié en Haute-Volta.

³ DAGET, J., 1953, p. 6.

⁴ LE MOAL, G., 1960, décrit les abris souterrains qu'on retrouve dans plusieurs peuples d'Afrique occidentale et conclut à l'ancienneté vénérable de cet habitat.

⁵ DIÉTERLEN, G., 1955 et 1959. La famille des Keita est la plus prestigieuse chez les Mandingue ou Malinké du Haut-Niger.

⁶ Parmi d'autres, et à titre d'exemple. A Nouh la famille Tientao prétend venir de l'important village rituel de Kaba, en amont de Bamako. Les Bozo du camp de Walado disent descendre de deux pêcheurs qui ont quitté le Mandé. A Sahonna, les Bozo rapportent que leurs

côté aval de semblables attaches. DAGET ⁷ rapporte certaines identités entre les traditions orales et légendaires des Bozo du Delta et celles des pêcheurs de la Boucle du Niger appelés Sorko ou Sorkawa chez les Sonraï. Les Sorko qui apparaissent en aval du lac Débo viennent du pays de Gao et ont migré vers l'amont par des déplacements continus, déclenché à chaque éclatement des collectivités ⁸.

Toutes ces traditions ne sont contradictoires que d'apparence. Elles traduisent en premier lieu une usurpation banale en Afrique noire. Une communauté qui tire fierté d'une influence politique ou culturelle revendique comme origine son foyer. D'ailleurs c'est moins une usurpation qu'une extension : les autochtones s'identifient à ceux qui ont été les vecteurs de ce influence et qui peuvent venir de la région considérée. En second lieu, des étrangers venus de régions très variées et devenus pêcheurs par suite de certaines circonstances, prennent les habitudes du groupe bozo et le deviennent par mutation ethnique ⁹. Etendre à l'ensemble du groupe une tradition familiale aboutit à des erreurs et la diversité d'origine des hommes groupe ethnique n'affaiblit en rien sa cohésion actuelle. Ajoutons que le terme bozo une désignation étrangère au groupe. Les Bambara regroupèrent ainsi les pêcheurs du Moyen-Niger et l'appellation devient quasi-officielle sur le plan administratif, à l'époque coloniale, tout en restant inutilisée par les intéressés. Les pêcheurs libres du Delta intérieur distinguent parmi eux les Sorogo dans la partie sud du Delta, les Pondo-Sorogo ou Fuôno-Soroggo pour la partie nord jusqu'au lac Débo, les Tié ou Tégué, Bozo du Diaka et du Niger autour autour de Diafarabé, les Kélinga habitant les rives du Niger prédeltaïque. Chacun ces groupes peut être d'origine différente ou s'être diversifié sous des influences postérieures.

Reconnaissons l'existence d'un peuple du fleuve comprenant divers groupes entre lesquels la communauté du genre d'existence, les techniques semblables, les rivalités pour le partage des eaux, ont multiplié les influences réciproques, les échanges d'hommes et d'idées. Ainsi se succèdent d'amont en aval Kélinga, Tié, Sorogo, Pondo-Sorogo, dans les limites Delta, Sorko et Sorkawa plus en aval, Kourtey et Wogo dans la République du Niger. Malgré les métissages, les influences

ancêtres sont venus de Kouroussa. Sur le lac Débo, à Gourao, les familles Kamian revendiquent l'origine mandé.

⁷ DAGET, J., 1953, p. 151 et suivantes.

⁸ C'est également l'origine de la famille bozo Kampo, installée actuellement à Gourao.

⁹ Ainsi les Bozo de Kérémedogo sont venus du Pays Mossi à une époque de disette. Installés sud de Diafarabé ils sont devenus Bozo. L'erreur consiste à dire que les Bozo viennent du Pays Mossi. On trouvera d'autres exemples et quelques réflexions dans GALLAIS, J., 1962.

étrangères, les migrations et éclatements, la tradition très ancien enracinement autochtone caractérise les pêcheurs Bozo du Delta intérieur.

Les Nono ou Noron constituent un groupe très proche des Bozo et de grande ancienneté installation dans le Delta. Ce peuple est actuellement englobé avec d'autres éléments sous l'appellation générale Marka, ce qui introduit de nombreuses confusions. Les Nono parlant la même langue dans le sud du Delta que les Sorogo, il serait intéressant d'établir les rapports historiques entre les deux groupes. S'agit-il comme MONTEIL¹⁰ et DELAFOSSE le disent, de groupes distincts? Les Nono s'étant alliés à leur arrivée dans le Delta avec les Sorogo? S'agit-il plutôt d'un même groupe, à l'intérieur duquel un clivage intervint? Outre la langue, les rapports entre Sorogo et Nono sont évidents. Ils exploitent la nature deltaïque selon des techniques assez proches, associant la pêche et la riziculture, celle-ci étant plus développée chez Sorogo. Les uns et les autres accordent beaucoup d'importance rituelle aux mares et les exploitent selon des règles semblables.

Par contre certaines traditions sont conservées par les Bozo et inconnues chez les Nono. Certains Bozo pratiquent l'agriculture rituelle du fonio¹¹, que les Nono ignorent. Les Bozo ont des traditions d'origine commune avec les Dogon du Plateau de Bandiagara. Ces derniers accordent également au fonio une importance religieuse et les relations sexuelles sont interdites entre Dogon et Bozo, défense encore très respectée même dans des villes comme Mopti. Cet interdit ne sépare pas Nono et Dogon et il n'existe pas entre Nono et Sorogo.

Les rapports entre Nono et Bozo ne sont pas parfaitement éclaircis et il est difficile de trancher entre les deux hypothèses que nous résumons comme suit. Les Nono constituent un peuple distinct installé dans le Delta postérieurement au Sorogo. Mais on comprend mal pourquoi il aurait abandonné entièrement sa langue d'origine pour prendre celle du peuple autochtone. Selon la deuxième hypothèse les Nono se sont distingués des Sorogo lors d'une politique, religieuse ou économique, qui leur a fait abandonner les rites du fonio.

Quoiqu'il en soit, les Nono sont actuellement les vieux riziculteurs du Delta intérieur et leur proto-histoire ne pourra être éclairée que lorsqu'on connaîtra parfaitement les conditions dans lesquelles la paléo-agriculture s'est élaborée

¹⁰ MONTEIL, Ch., 1932.

¹¹ *Digitaria exilis*

dans les régions soudano-sahéliennes. CHEVALIER ¹² a montré la naissance d'une riziculture africaine fondée sur les riz du groupe *Oryza glaberrima*, « sur les confins du Sahara et du Soudan occidental, à la fin du dernier glaciaire ou au début du Néolithique, lorsque le Niger allait se perdre dans les vastes contrées occupées par le Tanezrouft ».

La dernière époque post-glaciaire, en préhistoire européenne le Néolithique, qu'on peut dater entre 5 000 et 2 500 avant J.C.¹³, correspond d'après les travaux récents à un pluvial sahélien, ce qui assurait au Delta intérieur une submersion plus puissante que l'actuelle. A la suite de ce dernier pluvial un certain nombre d'indices morphologiques nous ont fait accepter un assèchement post-néolithique ¹⁴. Cette légère récurrence sèche contracte l'inondation dans les cuvettes moyennes et profondes mal drainées.

L'étude de la riziculture actuelle montre que les époques de crues faibles observables de nos jours, celles qui réalisent des conditions comparables à celle d'une époque de minimum fluvial, sont fastes pour les riz et tout particulièrement pour les riz tardifs ¹⁵. C'est parmi ces riz tardifs que la tradition nono reconnaît l'ancêtre des riz cultivés du Delta, la variété dite *simo* identification confirmée par un égrainement trop facile caractéristique d'une domestication élémentaire. Avec les réserves qu'implique une thèse appuyée sur des indices trop peu nombreux, nous pensons que les conditions optima d'élaboration d'une riziculture ont été réalisées lors d'une phase hydraulique moins puissante que l'actuelle et qui fut post-néolithique. Les études de paléobotanique entreprises par PORTÈRES ¹⁶ ont daté l'élaboration de ce système agricole des environs de 1500 avant J.-C., ce qui est concordant avec notre reconstitution paléo-hydraulique.

Les rapports historiques entre cette riziculture et le peuple nono peuvent être conçus de deux façons, corrélativement avec ce qui a été évoqué au sujet de l'origine de ce peuple et de ses liens avec les Bozo. S'ils sont venus du nord, les Nono ont occupé le Delta à la suite, peut-être à cause, du dessèchement post-néolithique. Ils rencontrent ici des rizières sauvages beaucoup plus vastes que celles du nord. Ils s'adonnent à la cueillette, puis grâce aux conditions

¹² CHEVALIER, A., 1937.

¹³ MONOD, Th., et TOUPET, Ch., 1961

¹⁴ GALLAIS, J., 1967. Ces indices morphologiques nigériens sont à rapprocher de l'observation faite au sujet du Nil. BUTZER, K.W., 1961, p. 48, rapporte qu'on a retrouvé six allusions écrites concernant de faibles crues pour la période de 2100 à 1950 av. J-C.

¹⁵ Voir troisième partie, chapitre I

¹⁶ PORTÈRES, R., 1950.

hydrauliques du minimum fluvial, ils deviennent riziculteurs. Les Sorogo continuent à exploiter les eaux du marais et la culture du fonio désormais relictuelle rappelle les conditions soudaniennes du pluvial-néolithique.

Dans l'hypothèse d'une communauté ancienne Bozo-Nono le partage entre riziculteur- nono et pêcheur-sorogo, peut se dessiner pendant la crise climatique post-néolithique. Une partie des populations suit en pêchant les eaux dans leur décrue. Ils demeurent les hommes du marais et de l'hydrographie ramifiée. Conservant le genre de vie ancien, ils en gardent les rites et revendiquent la priorité d'occupation. Une autre partie des populations, s'établit sur la rizière sauvage qui s'étend à la faveur de conditions hydrauliques favorables. Ces Nono deviennent des paysans, ils se stabilisent, fondent des villages, transfèrent les cultes agraires sur le riz. Ils sont devenus les hommes de la terre glaise. Ce clivage du même peuple paléo-négritique épargne quelques traditions communes, en particulier celles de la propriété et de l'exploitaion non conjointe des mares. Les rites des pêches collectives associent très souvent les autorités animistes des deux groupes, comme si dans ces surfaces d'eau résiduelles Nono et Sorogo retrouvaient les puissantes nappes d'eau, décor d'une commune et très ancienne histoire.

De cette période pré-islamique, il demeure un certain nombre de vestiges attestant une civilisation habile et un établissement assuré. Des sites archéologiques ont été identifiés, certains d'entre eux ont fait l'objet de fouilles. Les plus nombreux se trouvent sur la bordure occidentale, dans les régions du Monimpébougou, du Karéri et du Naniari ¹⁷. Ils se présentent forme de buttes de 50 à 100 m de diamètre, de trois à cinq m de hauteur relative. Sur la bordure orientale du Delta des fouilles ont été faites dans la région de Mopti, à Fatoma et Nantaka ¹⁸. Plus au nord nous avons observé une série de tertres semblables, disposés sur la rive sud et est du lac Korientzé et continuant parallèlement à la limite de l'inondation jusqu'à Ngorodian. Ce sont des monticules dénudés, d'une surface de 5 à 6 ha, encerclés par des pierres verticales de un à deux mètres de hauteur et dont la surface est jonchée de débris de poterie ¹⁹. Sur bords du lac Débo un grand tertre s'élève à proximité immédiate du village d'Omboloré. Sa hauteur relative est de dix m par rapport au rivage actuel de l'inondation. Il est couvert de débris divers, poteries et briques. Les habitants interrogés disent

¹⁷ SZUMOWSKI, G., 1957.

¹⁸ SZUMOWSKI, G., 1954, 1955, 1956.

¹⁹ Tout à fait semblable aux cromlech celtiques

qu'il a été habité les « Ganankobé », c'est-à-dire les hommes du Ghâna.

Ainsi une ceinture de sites archéologiques surélevés de plusieurs mètres par rapport villages actuels, entoure le Delta. Ceux qui ont été fouillés ont livré des urnes funéraires, poteries résistantes et finement décorées, des harpons de fer. Le site de Penhé, parmi ceux Karéri, a été identifié comme celui d'une place commerciale active.

La datation de ces sites n'a pas été tentée. La hauteur relative de ces tertres, leur situation sur des chenaux actuellement desséchés, engagent à les croire contemporains d'une hydrographie plus puissante que l'actuelle. Faut-il penser au dernier pluvial, correspondant au Néolithique, qui a pris fin vers le troisième millénaire avant J.-C. Etant donné l'état de fraîcheur ces sites il n'est pas possible d'éloigner leur construction à 5 000 ans de nous. Par contre raisonnable de rapprocher les indices de cette forte civilisation pré-islamique, de ce nous savons de l'existence et de l'activité commerciale du Ghâna dans le premier millénaire de notre ère, l'expression « hommes du Ghâna » utilisée à Omboloré nous y engage.

Nous devons à MAUNY une mise au point sur cette importante question historique ²⁰. Sur la route reliant les gites aurifères du Haut-Niger au Sud-marocain, une métropole commerciale se développa et devint le centre d'un royaume actif et prospère du 9ème au 11ème siècle. On a retrouvé à Koumbi-Saleh des ruines qui, dans l'état actuel de la question sont identifiées à celles de Ghâna ou Ghânata. Le rivage ouest du Delta, le plus proche, fut certainement touché par l'influence commerciale et civilisatrice de ce royaume ²¹. Les commerçants poussent leur antenne vers le sud-est en direction du Niger et on peut leur attribuer l'animation de la cité commerciale découverte sur le tertre de Penhé. Sur les bords du Diaka la création la plus durable fut celle de la ville encore contemporaine de Dia, dont la région s'appelle toujours le Diagana. Cette colonie de Ghâna semble avoir pris plus d'importance lorsque le Royaume entre dans la période troublée des deux derniers siècles de son existence. En 1077 Ghâna est détruit par les Almoravides ²², reconstruite pour être de nouveau pillée par les Soussou début du 13e, enfin rasée par

²⁰ MAUNY, R., 1961, p. 72.

²¹ EL BÉKRI, traduit 1913, rapporte que les limites orientales du Royaume sont à trois jours de che de Ghâna et MAUNY place cette « frontière » sur le Diaka

²² La tribu des Zenaga Igdalen, occupant la rive droite du Bas-Sénégal, se lança après sa conv à l'Islam en 1038, en de nombreuses expéditions. Parmi ses chefs de la dynastie Almoravide, 1 Abou-Bakra-Ben-Omar ravagea le Ghâna et atteignit les rives du Niger.

Soundiata, Roi du Mali, vers 1240. Dia, îlot dans la zone inondée moins vulnérable que Ghâna, prit de l'importance et essaima à son tour des filiales. Parmi les colonies créées figure Djenné, qui ne tarde pas à remplacer Dia comme métropole commerciale du Delta intérieur ²³. Les commerçants du Ghâna, désirant échapper à l'insécurité qui trouble les régions sahéliennes, pénètrent ainsi le Delta et y introduisent la tradition mercantile qui devait se perpétuer jusqu'à nos jours. Mais sur leurs pas que surviennent l'Islam et le Mali auxquels ils désirent échapper.

B. - L'ORGANISATION DU DELTA PAR LE MALI

Le Mali succède au Ghâna à partir du 13e siècle dans la série des états commerciaux établis sur la rive méridionale du Sahara et il marqua avec plus de puissance la géographie humaine du Delta intérieur. Le Mali est l'œuvre de la tribu des Keita. Chassés de régions septentrionales ceux-ci s'installent, à la suite d'une longue marche sur le Niger, de Kangaba à Kouroussa ²⁴. Sous l'influence probable des Almoravides ils adoptent l'Islam et vont être les plus actifs zéloteurs. Installés dans la région des sites aurifères, ils s'assurent pour plus de commodité l'exclusivité commerciale et la domination des routes d'exportation en détruisant Ghâna. Mais le Sahara occidental entre dans une longue période de trouble et les routes du commerce vers le Maghreb vont progressivement s'infléchir vers l'est. Cette migration des routes caravanières entraîne le Mali à orienter son extension progressive sur le Moyen-Niger. La soumission de ces régions est achevée dans la première moitié du 14e siècle. Djenné est soumise entre 1300 et 1330 ²⁵, et la région de Tombouctou à la fin de cette même période. Des confins du Fouta-Djallon au sommet de la Boucle, le Niger est devenu l'axe politique, économique et culturel du Mali ²⁶.

Le Mali a tenté dans le Delta intérieur du Niger une vaste organisation de l'espace qui retrouve encore de nos jours sous certains aspects d'importance de la géographie humaine. Le développement de Djenné comme métropole commerciale du Moyen-Niger, date de cette époque. VALENTIN-FERNANDÈS décrit

²³ Pour DELAFOSSE la création de Djenné sur son site actuel date des environs de 1250. DELAFOSSE M., 1912, t.1, p. 269.

²⁴ On trouve dans MAUNY, R., 1961, un rappel de toutes les hypothèses sur le site exact du Mali et une conclusion prudente: la question demeure irrésolue. Il est vraisemblable que ce site se entre le Niger et le Sankarani.

²⁵ C'est l'avis de la majorité des auteurs mais ce n'est pas celui de ES'SADI : « au temps où la pu' de la dynastie de Melli était prépondérante, elle avait cherché à soumettre les gens de Dienné mais ci avaient toujours refusé » ES'SADI, traduit 1900, t 1, p. 21.

²⁶ Il est particulièrement intéressant de lire la transcription mythique de cette géopolitique les articles écrits par G. DIETERLEN.

l'activité mercantile de la ville au début du 16^e siècle et esquisse le négoce triangulaire dont elle est le moteur le plus actif. Djenné est le point de rencontre du sel venant en pirogue de Tombouctou et des caravanes d'esclaves venant des régions méridionales ²⁷. Le sel est débarqué des pirogues, les esclaves s'en chargent et le transportent jusqu'au Haut-Niger. Dans cette région, les esclaves sont vendus comme captifs de culture aux paysans malinké, aux souverains et aux exploitants des mines d'or, et le sel est distribué dans les régions soudaniennes. L'or acquis en échange, repart sur Djenné où il est chargé avec des esclaves en direction de Tombouctou. Cette dernière ville devient l'active correspondante djennenké ²⁸. Les négociants y envoient des parents ou des amis pour réceptionner les marchandises ou les expédier ²⁹.

La seconde conséquence géographique de la maîtrise politique du Mali est la constitution peuple Marka, le second par l'importance numérique des groupes humains du Delta. Le terme marka est la prononciation bambara de « *mari (ou mali)-ka* ». Il est l'exact synonyme de Malinké et signifie textuellement « hommes du Mali ». Les populations du Delta qui acceptèrent l'Islam et l'autorité politique du Mali revendiquèrent cette appellation et constituèrent du fait de cette allégeance, un peuple nouveau. Parmi ces nouveaux Marka figurent les Nono. Les Paysans et villageois du fond paléonégritique du Delta furent, plus que les pêcheurs Sorogo; vulnérables à l'influence du Mali. Sédentaires, soucieux de voir leurs droits sur les terres reconnus par les nouveaux maîtres, ils se soumirent. Par contre les pêcheurs nomades ayant conservé avec plus de force leurs traditions et les rites animistes du marais, échappèrent à l'influence politique et culturelle du Mali. Hors-la-loi, ils cherchent refuge au plus profond de la savane inondée où dans l'isolement ils accusent leur personnalité. Ils deviennent les Pondo-Sorogo, hommes du marais. Un certain nombre de pêcheurs réussissent à sauvegarder leur originalité en acceptant certaines des traditions mandé, les Tié des environs de Dia qui coexistent avec les Marka.

Ainsi à partir d'un même fond paléonégritique les peuples du Delta intérieur se différencient par des degrés divers d'intégration à l'organisation politique, et d'assimilation au

²⁷ « Le sel est embarqué à Tombouctou sur des pirogues. Ces pirogues sont alors halées à la cordelleremontant le fleuve quatorze jours jusqu'à une ville appelée Djenné dans le royaume du Melli ». CÉNIVAL, P. de, et MONOD, Th., 1938, p. 85.

²⁸ Tombouctou est signalé en premier lieu par le Tarikh Es-Soudan comme un campement de nomades touareg, puis un marché s'y tint mais la ville fut créée par les Djennenké.

²⁹ On analysera plus avant la tradition commerciale du Delta et en particulier le fonctionnement e sa métropole commerciale. Voir cinquième partie. Chapitre I.

fait culturel et religieux, du Mali. Si tous les Nono devinrent « hommes du Mali », l'inverse n'est pas vrai : les Marka ne sont pas tous d'anciens Nono. Par exemple les Marka de Dia s'appellent entre eux Malinga. Leur refus d'une origine rustique est fondé, puisqu'il s'agit à l'origine d'une colonie commerçante du Ghâna. C'est de la même origine sahélienne que relève un certain ombre de Marka dits *Marka dié*, ou Marka blanc. Ceux-ci sont arrivés dans le Delta à diverses époques et se sont fondus dans le groupe le plus prestigieux.

Une troisième conséquence géographique importante du Mali : l'existence d'une caste de bateliers connus sous le nom bambara de Somono. Le Mali avait un intérêt évident, tant du point de vue politique que commercial, à disposer le long de son axe fluvial de moyens de transport importants. Il fallait assurer la traversée du fleuve, les transports entre Djenné et Tombouctou. Si certains groupes bozo, tels les Tié, semblent avoir été utilisés à cette fin, il fallut créer une organisation nouvelle pour suppléer à la défection des Sorogo du Delta-moyen ou aval. Le Mali créa une caste servile, spécialisée dans la batellerie, dont les membres sont désignés par les Marka sous le nom de *Komo*. Le Mali recruta les premières colonies de Somono chez les Bozo. Ils furent fixés d'autorité là où leur service était le plus utile pour les maîtres de l'heure. L'identité d'origine des Bozo et des premiers Somono est prouvée par le partage du même interdit sexuel à l'égard des Dogon et par les traditions orales que nous avons recueillies ³⁰. Par la suite les organisations politiques qui succédèrent au Mali renforcèrent la caste des bateliers en y intégrant des captifs de toutes natures, Bambara, Bobo, Dogon.

L'organisation politique du Mali est, dans le Delta intérieur, le commun principe d'une trilogie essentielle l'Islam, le commerce, l'influence djennenké. Le terme Marka implique dorénavant la religion musulmane, l'exercice ou du moins l'aptitude psychologique au commerce, le goût d'une

³⁰ Par exemple les Somono des Kouakourou se divisent en quatre grandes familles, les Nientoa Payantao, Komou, tous trois d'origine bozo et les Kampo d'origine incertaine mais ayant pris le nom d'une famille aristocratique marka. Comme toujours la terminologie complique ces questions ethniques. En particulier DESPLAGNES, L., 1907, p. 355, distingue trois catégories de pêcheurs Bozo, Sorgho, Korongoï. Nous avons vu que les Sorogo constituent un des groupes de pêcheurs libres que les Bambara englobent sous le nom de Bozo. Korongoï est le terme sonray pour désigner les Somono. L'idée de DESPLAGNES que les Konrongoi, « hommes rouges », viennent du métissage des migrants venus du nord avec les Sorogo-Bozo peut être acceptée sur le plan culturel et religieux puisque les bateliers acceptèrent de servir le Mali. Sur le plan ethnique le groupe ne provient pas globalement d'un tel métissage, mais des unions eurent lieu entre Somono et les familles des chefs, comme signe et garant des liens féodaux existants.

certaine civilisation urbaine. Cette association classique est pour la géographie humaine du Delta intérieur fondamentale. Elle va survivre à la maîtrise politique du Mali et atteindre dans les siècles qui vont suivre la prospérité la plus brillante.

C. - LA PROSPÉRITÉ DJENNENKÉ

Les deux siècles, de 1450 à 1650, constituent l'ère djennenké de l'histoire du Moyen-Niger ³¹.

Le Mali est écrasé par le royaume sonray au milieu du 15e siècle. Djenné et Tombouctou tombent entre les mains des rois de Gao, les Askia ³², mais des confédérations villageoises résistent aux Sonray. Immédiatement en amont de Mopti, l'une d'entre elles est constituée par une femme, Nono-Birou-Kabé dont le nom indique l'origine paysanne ³³. Le Sonray relaie le Ghâna et le Mali comme état politico-mercantile du Sahel, l'ordre spatial de cette succession correspondant au glissement progressif vers l'est des routes commerciales transaharienne .

L'état sonray admet une large décentralisation ; les structures politiques du Mali furent conservées, et l'autonomie des princes locaux respectée. Une colonie sonray s'installe à Djenné, où elle demeure encore, mais il n'y eut pas d'autres apports dans le Delta intérieur. Des minorités sonray apparaissent dans les populations villageoises en aval du lac Débo et c'est à partir de ce point que la langue sonray devient véhiculaire. Le lac est une nette limite culturelle et en amont le Delta resta province marka ³⁴.

Le royaume sonray fut ruiné par l'expédition marocaine qui à travers le Sahara atteint les rives du Niger en 1591. Cette tentative assez extraordinaire, doit être interprétée comme un suprême effort des Maghrèbiens pour retenir vers le nord le drainage commercial de l'Afrique noire et particulièrement le trafic de l'or soudanien qui a fait les beaux jours de l'Afrique du Nord depuis l'Antiquité jusqu'à la fin du Moyen-Age. Dès la fin du 15e et plus encore au 16e, les Portugais sont sur la côte du Golfe de Guinée. Le retournement commercial vers le littoral atlantique s'opère au détriment du

³¹ Le détail événementiel de l'histoire de Djenné peut être lu dans les ouvrages de Charles MONTEIL. MONTEIL, Ch., 1903 et 1932.

³² L'Askia Soni Ali prend Djenné en 1468 si on en croit MONTEIL, Ch., 1932, p. 41, et Tombouctou l'année qui suivit.

³³ Région du Koubaye-Kotaba encore marka-nono de nos jours.

³⁴ Cependant cette marque sonray prédominante dans la Boucle du Niger en aval du lac Débo, ne fait pas disparaître tout souvenir du Mali. C'est ainsi que les Djerma installés dans les Cercles de Niamey, Dosso et Tillabery en République du Niger, parlent le sonray mais rappellent leur origine du Mali.

Sahel. Dans ces conditions l'expédition marocaine est un coup d'épée dans l'eau. La possession de Gao ou de Tombouctou n'est pas suffisante pour drainer l'or et les esclaves qui viennent du sud. Elle est la dernière manifestation d'une ère ; celle où l'Afrique soudanienne et sahélienne s'organisait politiquement en écho de l'Afrique du Nord, celle des états mercantiles du Sahel. Le commerce transaharien continue : Tombouctou et Djenné demeurent les extrémités d'un bief très fréquenté et cette dernière ville va connaître jusqu'au 18e une très grande prospérité. Mais l'or n'est plus le moteur essentiel d'un trafic où les produits vils prennent une importance croissante ³⁵ : grains, condiments, ivoire, tissus, ne donnent pas aux maîtres de ce négoce la puissance et le rayonnement tirés de l'or. Aucune organisation comparable au Ghâna, Mali et Sonray ne comble le vide politique qui se creuse au Sahel et dont vont profiter un certain nombre d'acteurs nouveaux.

Les siècles de paix et d'organisation dus au Mali puis au Sonray, ont donné aux régions du Moyen-Niger une prospérité dont on trouve l'écho dans la description de LÉON L'AFRICAIN ³⁶ :

« Toutes les régions voisines de ce fleuve sont de très bons terrains de culture où les céréales poussent en très grande abondance, le bétail est en nombre infini », ou encore :

« ...l'abondance d'orge, de riz, de bétail, de poisson, de coton y est extrême. Les habitants du pays font des gains considérables dans le commerce de la toile de coton qu'ils pratiquent avec les marchands de Berbérie. La monnaie qu'emploient ces noirs est d'or non frappé. Ils utilisent aussi des morceaux de fer pour le paiement des choses de peu de valeur telles que le lait, le pain, le miel ».

La trilogie économique actuelle du Delta, riz, poisson, bétail, se retrouve dès cette époque au sein d'une production agricole sensiblement plus diverse : on ne trouve plus de culture d'orge et le coton n'est plus assez abondant pour fournir la matière première à une production commercialisable.

Un siècle plus tard l'auteur du Tarikh Es-Soudan, ES'SADI, insiste sur le peuple dense des plaines entre Djenné et le lac Débo :

³⁵ Nous détaillerons plus avant ce nouveau style du négoce djennenké. Cinquième partie. Chapitre 1 B.

³⁶ LÉON L'AFRICAIN, traduit 1956, p. 54. Le chroniqueur semble avoir visité les régions du Moyen-Niger en 1504, puis en 1512.

« Si le sultan par exemple a besoin de faire venir un habitant d'un village situé dans le village du lac Débo, un messenger qu'il envoie se rend à une des portes des remparts et de là, il crie le message qu'il est chargé de transmettre. Les gens, de village à village, répètent cet appel et le message se trouve parvenir immédiatement à l'intéressé qui se rend à la convocation lui est adressée. Point n'est besoin d'en dire davantage pour montrer combien ce territoire est peuplé » ³⁷

S'il est difficile de prendre comme argent comptant ce moyen de communication orale, rien ne permet de mettre en doute l'impression générale de fort peuplement ressentie par le notable de Tombouctou.

Mais les Marocains sont incapables d'assurer leur maîtrise et l'ordre sur le Moyen-Niger. Leur représentant, le Pacha de Tombouctou, profite de son éloignement pour se tenir pratiquement indépendant ³⁸. Une aristocratie métisse de Marocains et de Sonray, se forme localement, les Arma. Ses divisions intestines sont à l'origine des troubles qui vont s'étendre jusqu'au 19ème siècle. A Djenné les notables élisent un chef, le *Djenné-Wéré* qui reçoit l'investiture des Askia sonray puis des Pacha marocains, et dont l'autorité d'après le *Tarikh Es-Soudan* s'étend bien au-delà du Delta intérieur ³⁹. Les relations du *Djenné-Wéré* et du Pacha marocain sont mauvaises et les commerçants de Djenné se plaignent des impôts excessifs infligés par les Marocains.

Ces troubles des 16e et 17e siècles n'ont compromis que très progressivement l'organisation géographique héritée du Mali et fondée sur le fleuve. A Djenné les querelles aristocratiques n'atteignent pas la prospérité commerciale de la ville qui atteint à cette époque son niveau le plus élevé. Beaucoup plus grave fut la pénétration insidieuse de certains peuples, nouveaux venus dans le Delta, pénétration permise par l'absence d'une forte autorité politique au et facilitée, par certaines lacunes de l'organisation géographique héritée du Mali.

D. - LES « BARBARES » DANS LE DELTA

Mali, Sonray et Marocains ont œuvré successivement à la même organisation fondée sur les fleuves. Jalonnés des

³⁷ ES'SADI, traduit 1900, t. 1, p. 24.

³⁸ En 1660 la prière cessa à Tombouctou d'être faite au nom du Sultan du Maroc d'après Monteil Ch., 1932, p. 76.

³⁹ Es'SADI, traduit 1900, p. 25. « Le territoire de Dienné s'étend en largeur depuis Kikaï village voisin du lac Débo, au sud de ce lac jusqu'à Bao, ville située dans le voisinage du Ouron-Koï. Dans le sens de la longueur il va de Tinaï, ville située à proximité du pays du Sultan de Kabara jusqu'en arrière des montagnes des Tombola ».

villages de riziculteurs Nono et de piroguiers Somono, parcouru par les commerçants Marka de Djenné et Arma de Tombouctou, ce sont les artères d'une organisation islamique à travers le tissu soudanien. Au-delà des rives une seconde série d'établissements humains se retrouve sur les rivages du Delta, en particulier sur celui de l'est où, entre le Fakala et le lac Débo, s'alignent de vieux villages nono. Cette organisation humaine du Delta intérieur est creusée d'une lacune. Entre les fleuves et le rivage, s'interpose un vaste domaine « hors-la-loi », une espèce de réserve pour les insoumis. Marais de hautes herbes, fourrés arbustifs des levées demeurent les lieux de pêche et de chasse des Sorogo, région inaccessible où un peuple frustré accentue son isolement pour conserver ses libertés.

En dehors de cette lacune le Delta intérieur est une région policée, prospère et peuplée, qui va attirer de grandes invasions, migrations pacifiques d'abord, de plus en plus revendicatrices, finalement agressives. Lorsque les pouvoirs publics ne les contrôlent plus. Ces migrations, du 15^e au 18^e prennent le Delta dans un mouvement en tenaille. Au nord-ouest les éleveurs nomades pénètrent dans la région du Diaka et progressent vers le sud tandis que des colons paysans, les Bambara, progressent du rivage méridional vers le nord-est.

On est mal renseigné sur l'arrivée des premières vagues de pasteurs nomades. Il semble que les Peul aient été précédés par d'autres tribus mal identifiées : Sanhadja vraisemblablement que la tradition décrit comme vêtus de cuir⁴⁰ et porteurs de tresse.

Il est hors de notre propos de rappeler toutes les hypothèses émises sur l'origine du peuple peul⁴¹. Débouchèrent-ils sur le rivage sud du Sahara par la voie atlantique depuis le Maroc jusqu'au bas Sénégal, selon l'idée de TAUXIER, ou prirent-ils le désert en écharpe se repliant vers le sud au fur et à mesure du dessèchement post-néolithique, selon des thèses récentes⁴² ? Quoi qu'il en soit les Peul du Delta situent leur origine commune au Fouta-Toro⁴³. DELAFOSSE pense que leur départ du Bas-Sénégal fut

⁴⁰ MONTEIL, Ch., 1932, p. 90, rapporte que dans une version du Tarikh Es-Soudan on les appelle *Girgan-Kobé*, les hommes du cuir. Certains pasteurs qui fréquentent encore actuellement le Delta répondent tout à fait à cette description, tels les Foulankriabé ou les Peul Warbé.

⁴¹ Et qu'on peut lire, par exemple, dans TAUXIER, L., 1937.

⁴² LHOTE, H., 1958, s'appuie sur les particularités de peintures rupestres trouvées dans le Hoggar et Tassili pour rapprocher leurs anciens occupants, des bovidiens de l'époque néolithique, du peuple peul actuel.

⁴³ L'auteur a recueilli un certain nombre de témoignages à ce propos. Les Fittobé viennent des environs de Gaidé (d'après le marabout Modi du village de Fittobé sur le lac Débo). Les Yallalbé viennent de la région de Matam (d'après le chef traditionnel de la tribu).

déterminé par l'islamisation de cette région sous la force des Almoravides, ce qui ferait remonter leur ébranlement vers l'est dès le IIème siècle. Il est assuré que les Peul n'étaient pas islamisés lorsqu'ils arrivèrent dans le Delta, une chanson peul recueillie chez les DiaHoubé se fait l'écho de cette époque. « Ces Peul d'autrefois, plus rouges que ceux d'aujourd'hui, formaient une race ardente. Ils portaient très longs leurs cheveux qu'ils tressaient et ornaient de cauris, et ils ne savaient pas s'agenouiller pour glorifier Allah ».

La migration peul se fit par vagues successives, mobilisant des effectifs réduits. Le groupe de nomadisme, *ouro* (p. *guré*) est conduit par l'*ardo* (pl. *ardubé*), guide pastoral et responsable de tous dans cette « navigation » difficile où les hommes et la nature opposent mille obstacles à la vie du groupe ⁴⁴. Du Sénégal au Delta intérieur du Niger, la brousse sahélienne est pauvre; les pâturages et les mares s'assèchent vite. Dans cette fuite en avant le miracle se produisit lorsque les hommes et les animaux arrivèrent devant l'immense prairie flottante où l'herbe et l'eau sont accordées à profusion. La grande tribu des Dialloubé, sous l'autorité de l'Ardo Maghan-Diallo atteignit le Delta au 14e, précédée semble-t-il dès la fin du 13e par les tribus Warbé et Ouroubé ⁴⁵.

La majorité des Peul du Delta appartiennent aux Dialloubé et leurs chefs traditionnels prétendent tous à ascendance généalogique de l'Ardo Maghan Diallo. Des vagues ultérieures vinrent renforcer les Ouroubé et les Dialloubé déjà installés, et les derniers venus durent jouer de ruse et de force pour avoir leur part d'herbe et d'eau. C'est ainsi que les Yallalbé, tard venus, durent batailler durement contre les Férobé, qu'ils expulsèrent du sud du lac Débo et contre les Dialloubé ⁴⁶. Par ailleurs la dynamique sociale peul tend au fractionnement progressif. Si les frères utérins s'entendent, les demi-frères, issus de mères différentes prennent leur indépendance, dès la mort de leur père. La tribu se divise en fractions et les cadettes préfèrent le plus souvent s'éloigner. Ainsi le Delta intérieur fut à la fois un pôle d'attraction pour les vagues venant de l'ouest et un

⁴⁴ Ardo vient du radical *ar* qui signifie précéder, entr'ouvrir.

⁴⁵ La chronologie peul remonte à partir de la Dina; c'est-à-dire le début du règne de Cheikou-Ahmadou en 1818. Le Tarikh Leidy Kanankobé Macina place l'arrivée de l'Ardo Maghan Diallo 440 avant la Dina, soit en 1378. DAGET, J. et BA, A.H., 1955, p. 103. signalent cette antécédence des Warbé et Ouroubé. Une tradition indiquée à l'auteur par le chef des Ouroubé de Sindégué rapporte que leur départ du Fouta-Toro eut lieu 547 avant la Dina, soit en 1271. Cette chronologie est plus précoce que celle retenue par LABOURET, H., 1955 qui date l'arrivée des Peul au Macina du 15e siècle.

⁴⁶ La lutte ne cessa pratiquement qu'au 19ème et il demeure entre les deux tribus une solide méfiance, Yallalbé et Dialloubé s'évitent, ne recourent jamais à l'hospitalité réciproque.

centre de diaspora pour les groupes dispersés actuellement depuis le Fouta-Djallon jusqu'au Nigéria.

Dans leur mouvement d'ouest en est les vagues peul atteignirent le rivage occidental du Delta et, c'est de part et d'autre de cette ligne qu'ils prirent l'habitude de nomadiser en un balancement saisonnier. Pendant les pluies les steppes du Delta mort reverdissent autour de nombreuses mares. Puis en novembre, les Peul rabattent leurs troupeaux sur la savane inondée où ils pénètrent au fur et à mesure de la décrue. Les Peul purent se rendre maîtres sans grande difficulté de la région du Diaka, expulsant les paysans nono et ne respectant que le Diagana. Dans ce pays qui est devenu le leur sous le nom de Macina, les divers groupes peul demeurent unis dans une fédération tribale autour de l'Ouro-Ardo, c'est-à-dire le lignage aîné des descendants de l'Ardo Maghan Diallo. Cette fédération réunit les Ouro-Tioubi, Boubou, Tioki, Koumbé, N' dia, Guilé. Avec l'éclatement progressif des tribus, des groupes issus du Macina diffusent à travers le Delta. Parmi eux les Dialloubé-Bourgou, fer-de-lance de la pénétration peul, dominant la plus grande partie de la mésopotamie Diaka-Niger et restent très indépendants. Pour surveiller le flanc sud de ces insoumis, les *ardubé* placent une fraction mercenaire les Salsalbé. Elle y dispute les pâturages aux Sossobé, métis de Peul et de Maures. Un groupe indépendant ayant à sa tête un *ardo*, campe sur le Niger autour du Mayo-Moura. Dans la mésopotamie Niger-Bani divers groupes d'origine Dialloubé s'introduisent avec plus de difficulté, l'implantation villageoise y est dense et la protection du *Djenné-Wéré* plus efficace. Dans le Sébéra un Dicko de la famille des *ardubé*, regroupe sous son autorité des groupuscules d'origines variées ⁴⁷. Un autre *ouro* fréquente les plaines aux environs même de Djenné, ce sont les Ouro-Ali. Les deux frères d'Ali quittent le Djenneri; l'un, Oumar, remonte jusqu'au lac Débo où on retrouve actuellement sa tribu sous le nom de Dialloubé-Djennéri ; l'autre, Yéro, s'installe dans le Femaye où les Ouro-Yéro habitent encore. Certains Dialloubé traversent le Bani et vont s'installer dans le Fakala, ce sont les Ouro-Teddi. Les divers *guré* Dialloubé sont arrivés ainsi à grignoter la plus grande partie du Delta intérieur, réduisant les autres tribus à des parts congrues. Les Ouroubé sont cantonnés au sud-est du Débo. Certaines de leurs fractions dissidentes remontent le Niger, ce sont les Ouro-Daïébé, Une vague plus importante a porté les Fittobé et Férobé d'ouest en est à travers l'erg de Niafouké. Leurs tribus suivent les grands cordons dunaires au nord des lacs, en y essaimant ⁴⁸. Arrivées sur le rivage est du Delta elles dépassent les

⁴⁷ Cette installation des Dicko du Sébéra date de 1518, d'après le dernier chef traditionnel du pays

⁴⁸ Villages actuels de Fittobé, Férobé sur le lac Débo, région du Fittouka dans l'erg de Niafouké.

Ouroubé et gagnent vers le sud. Dans la région du gros village marka de Kouna, le Kounari, elles rencontrent une colonisation agricole plus dense de Bobo et de Bambara. L'ouro le plus important des Férobé, les Soulali, prend la tête d'une fédération semblable à celle du Macina, et son chef, le Pérédio devient le rival des Ardubé. L'étude détaillée de la mise en place progressive des diverses tribus peul retrouvées actuellement dans le Delta, serait du plus haut intérêt historique. La simple esquisse précédente permet de comprendre plusieurs des principes de l'organisation peul dans le Delta.

a) Les vagues peul ont déferlé sur le Delta selon un axe général nord-ouest, sud-est et il se trouve que la région la première atteinte, celle du Diaka, était la plus éloignée du centre politique djennéké. La submersion de cette région a été facile mais l'occupation du reste moins aisée. L'occupation peul a subi un progressif essoufflement du nord-ouest au sud-est, par la suite de la résistance accrue de l'organisation humaine héritée du Mali.

b) Cette dégradation de la marque peul se traduit dans la composition du peuplement diverses régions. Au pays peul de l'ouest s'opposent les régions orientales et méridionales du Delta où les Peul sont minoritaires. Même différence se retrouve dans l'organisation interne groupes. Les grandes tribus sont celles de l'ouest et du nord-ouest. Leur clivage progressif a amené la mise en route vers le sud de fractions de plus en plus réduites, constituées autour de lignages cadets, de médiocre prestige. Pour des raisons d'opportunité ces groupuscules ont quelquefois réunis. Le front de la pénétration peul est ainsi constitué de groupes hétérogènes, peu nombreux et peu prestigieux. La géographie peul du Delta est, de ce fait, remarquablement dissymétrique.

c) Les Peul de l'époque des *ardubé* sont des groupes farouches et frustrés, indisciplinés batailleurs. Sous leurs coups, lorsqu'ils sont les plus forts, la vie villageoise nano se désorganise et disparaît. Un croissant de dévastation étirent le môle marka de Djenné, ravages dont le Tarikh Es-Soudan se fait l'écho.

«Ah que de créatures de Dieu, pauvres et malheureuses, avaient péri sous le coup des gens du Massina ! Que de richesses ceux-ci avaient prises violemment et injustement !⁴⁹ Les chefs du Macina sont au 17e en lutte larvée avec les Pacha de Tombouctou, refusent toute allégeance et ce n'est pas leur soumission théorique à l'autorité bambara, qui disciplina conduite.

⁴⁹ ES'SADI, traduit 1900, t. 1, p. 411.

Tandis que les peul pasteurs pénètrent dans les plaines inondées, des défricheurs Bambara colonisent les terres sèches de la bordure ou celles des chaussées exondées qui s'avancent à l'intérieur du Delta. Pionniers dans certaines régions, les Bambara se sont introduits ailleurs dans des campagnes occupées par les Bobo. Ce peuple est actuellement confiné sur la bordure sud-est du Delta jusqu'à la hauteur approximative de Sofara. Mais certains villages du Kounari, dont les habitants sont Bambara ou Peul, ont encore des chefs de terre Bobo et ont été fondés, d'après la tradition, par ce peuple. En dehors des chefs de terre respectés, une partie des anciens occupants y réside encore comme captifs des Peul et sont connus sous le nom de Korobara. Une ancienne occupation bobo est reconnue également dans certains villages du Nyansannari et Derrari, autour de Djenné. Le colon bambara fut ainsi, selon les endroits, défricheur ou usurpateur, et il apparaît bien dans les légendes sous des traits variés. Il est souvent présenté comme chasseur appréciant les fourrés giboyeux du Delta lorsque la crue concentre les animaux sur les tertres exondés.

L'histoire du village de Gagna dans le Derrari retrace les divers épisodes d'une colonisation bambara. A 15 km au nord de Djenné, une dune est-ouest accidente les levées du Souman-Bani. Au début du 17^e siècle trois familles cohabitent à Gagna. Les Tientao sont des Sorogo, ils détiennent les secrets et accomplissent les rites religieux de l'eau. La réglementation « administrative » de la pêche dans les mares, fixation de la date, invitation des participants, est l'affaire d'une seconde famille d'origine bobo, dit-on. Enfin une famille bambara, les Bana-Djiguana occupe les fonctions de chefs de terre, assurant les sacrifices propitiatoires adressés aux génies agraires. Au courant du 17^e surgit une famille bambara, les Coulibali, qui de Soloko, gagnèrent Saï, Sénossa puis Djenné. Ayant fait au *Djenné-Wéré* acte d'allégeance, lui ayant fourni les présents d'usage, ils obtiennent le droit de s'installer à Gagna. Les Coulibali fournissent alors aux trois premiers occupants des outils en fer et l'usage de la case cubique en terre. Ils deviennent les chefs politiques du village, tout en respectant les fonctions religieuses des trois premiers occupants. Lorsque les Bana-Djiguana ont pris le *diamou* Diarra et les Bobo celui de Katilé, l'assimilation bambara n'épargne que les Sorogo, demeurant là encore irréductibles. Plus tard des *nan'fé*, textuellement « ceux qui accompagnent », entendons les vagues ultérieures, s'ajoutent à ces premiers groupes : des Tangara, des Katilékala, des Bouaré, des Dembéle, des Traoré, s'installèrent.

Les migrations bambara furent exclusivement une colonisation agricole des terres sèches. Aussi leur tracé

entoure le Delta de deux bras d'envergure inégale. Partant de la région de Ségou, un premier mouvement porte les paysans au nord du fleuve, vers les terres du Delta mort dont ils vont réoccuper la partie sud, autour du Fala de Boki-Wéré. Ils constituent ici un fort noyau de peuplement, le Monimpé. Ils atteignent timidement le rivage occidental du Delta à la hauteur du Diagana. Au nord leur progression est bloquée par la force du courant peul. Le second mouvement possède une tout autre envergure car il ne se heurte pas à un flux transversal aussi vigoureux. Les Bambara colonisent progressivement la bordure sud du Delta, entre Niger et Bani. Avec l'accord des *Djenné-Wéré*, leurs groupes de paysans défrichent progressivement les savanes boisées qui pénètrent les prairies inondées. Ils s'installent ainsi dans le Nyansannari, Derrari, Korori, Femaye. Par ces chaussées naturelles, ils ont traversé progressivement le Delta d'ouest en est. Ils passent alors sur la bordure orientale où ils entrent dans le domaine des Bobo. Dans les conflits qui opposent ces deux peuples paysans, les Bambara eurent le dessus. Cette supériorité s'explique par leurs qualités de soldat et leur aptitude à prêter leur service comme mercenaires. Elle est à rapprocher d'une particularité de l'histoire de la création de Gagna. Les Coulibali apportent dans ce village la métallurgie, technique qui ne pouvait guère se développer dans le Delta où la matière première fait défaut, mais qui est assurée de meilleures conditions dans les régions périphériques du Bassin du Ségou, là où les cuirasses ferrugineuses sont affleurantes ⁵⁰. Possesseurs d'outils et d'armes de bonne qualité, ces paysans-soldats sont des colons estimés à une époque où l'absence d'un fort pouvoir public engage chaque autorité locale à s'entourer d'une clientèle. Avec l'appui des *Djenné-Wéré* et des Férobé du Kounari, ils s'implantent solidement sur la bordure orientale, assimilant ou expulsant leurs occupants Bobo ⁵¹, égrenant un chapelet continu de villages entre le rivage du Delta et le Pays Dogon. Ces Bambara sont réunis dans des fédérations villageoises sous l'autorité d'un *fama*, chef de guerre et maître des terres, dont la capitale, le plus vieux village de la région, joue le rôle de citadelle. Ainsi se sont élaborés les regroupements politiques élémentaires, les *dougou* bambara : le Sarro à l'ouest de Djenné, le Femaye à l'est, le Sâ et le Ngorkou dans l'erg de Niafouké.

Cette colonisation facilita le contrôle politique que le plus grand des chefs bambara, le *fama* de Ségou, tenta aux 17^e et 18^e siècles. Biton Coulibali vers 1670, réussit à imposer

⁵⁰ Le peuple bambara apparaît dans l'histoire ancienne du Soudan comme celui des maîtres de forge. D'après PAGEARD, R., 1959, a, les grandes agglomérations antérieures à Ségou, se sont développées comme centres métallurgiques.

⁵¹ Il est remarquable qu'à l'est du Plateau de Bandiagara, dans le Séno, les Bobo furent également dépossédés et expulsés par les paysans Dogon.

sa suzeraineté à l'Ardo du Macina, et au Djenné-Wéré. Son autorité est féodale, dépendant étroitement de la force militaire qu'elle peut déployer et dont elle menace les chefs de province. Elle s'exprime par des raids de coercition et de pillage⁵² et ne met en place aucune institution, aucune administration. Ménageant les Marka, en relation troublée avec les chefs Peul, elle s'exerce sans pitié sur les groupuscules sans défense. Un certain nombre de collectivités bozo sont déportées, ce fut le cas des Tié de Nouh, Pora, Yonga et Kolienzé transportés à Banankoro, à proximité de Ségou, afin de constituer une réserve de piroguiers. D'autres collectivités s'enfoncent dans le marais, refuge habituel, tels ceux de Komara qui au 18e se replient à Soumouni.

Peul et Bambara, selon des modalités différentes dégradent l'organisation géographique mise en place par le Mali, respectée par le Sonray, conservée dans la partie méridionale du Delta grâce à la richesse et à l'activité de Djenné. Le vide politique ouvert par l'épisode marocain, s'approfondit sous le coup des *ardubé* et des *fama*. Du 15e au 18e siècle le Delta, dans son ensemble et en dépit de la prospérité djennenké, se désorganise⁵³.

E. - DU « PEUL ROUGE » AU « PEUL NOIR »

Le Peul nomade désorganisa l'héritage du Mali, mais par un phénomène banal dans l'histoire des grandes invasions, il subissait à son insu, et de façon progressive, l'influence des vaincus. Celle-ci s'exerçait avec d'autant plus de puissance que sa supériorité culturelle évidente, que la société villageoise marka demeurait indemne dans la moitié sud-est Delta et que la prospérité de Djenné atteignait son plus haut niveau. Par ce contact durable avec la civilisation marka le Peul rouge, *Poulo bodêdyo* (pl. *Fulbé wodêbé*) se transforme en peul noir *Poulo balêdyo* (pl. *Fulbé balêbé*).

Le phénomène de métissage politique et culturel fut entamé lorsque les chefs des Peul rouges nouèrent des unions avec l'aristocratie marka, en signe d'alliance. La légende rapporte que les *ardubé* du Macina firent de semblables unions, et nombreux sont les témoignages qui introduisent les Keita dans la généalogie des chefs peul⁵⁴. Le métissage s'élargit par

⁵² Tel celui effectué par N'golou, entre 1758 et 1787, jusqu'à Tombouctou.

⁵³ La forme la plus évidente de désorganisation est politique. Elle n'est pas limitée au Delta puisque 18e les Pacha de Tombouctou sont réduits à payer l'impôt aux nomades touareg qui rançonnent le commerce tant saharien que fluvial.

⁵⁴ Les Irlaïbé qui pénètrent dans le Sébéra aux 16e sont entraînés par l'Ardo Ali Allensiri Keita. L'indice d'ancienne union marka-peul se retrouve également dans cette légende; un compagnon d prophète Okba, a été envoyé avec Omar au pays du Mali. Il y a épousé une fille du pays dont les

l'intermédiaire des captives noires. La possession de captif est en elle-même un fait nouveau tout à fait inconnu du *Poulo bodêdyo* et qui s'explique par l'ordre géographique pris par le nomadisme peul autour du Delta. En un premier temps l'ouro traverse sans précaution les campagnes cultivées par les Nono, Bambara, Bobo, Dogon. Les ravages des troupeaux sont d'autant plus grands qu'ils entrent dans le Delta en novembre, lorsque la récolte du mil se termine et que celle du riz commence. Pour éviter la destruction complète de leurs récoltes les villageois, privés de tout appui extérieur, doivent se concilier les bergers. Le Peul buveur de lait, apprécie la lourde nourriture de grain. Il accepte, puis exige, des présents qui deviennent vite des redevances, des impositions régulières. Des liens de protecteurs à protégés vite transformés en ces temps de trouble en des liens de maîtres à captifs, se nouent avec les villageois. Les unions negro-peul se multiplient et les enfants métis jettent un pont entre la société nomade et la société paysanne. Elevés avec leur mère, ils prennent les habitudes de la vie au village, tout en conservant de leur père le sentiment traditionnel de la supériorité de l'éleveur venu du nord sur le paysan du Soudan. Parmi ces Peul noirs, *Fulbé balêbé*, de nouveaux types d'homme introduisent de la diversité dans la société peul. Le type banal est représenté par le *Saré-Kobé* au sens propre, le villageois, sédentaire pendant la moitié de l'année, accompagnant ses troupeaux dans le *bourgou* l'autre semestre. Mais un autre type, aristocratique celui-ci se dessine. Le phénomène de métissage transforme d'autant plus efficacement l'humanité peul qu'il porte sélectivement sur les grandes familles. Les chefs ont les captives les plus nombreuses, et les enfants de ces concubines sont considérés aussi authentiquement peuls que ceux conçus par des femmes *Fulbé balêbé*. Ces métis constituent une nouvelle aristocratie peul. C'est une chevalerie, alors que le *Poulo bodêdyo* suit à pied ses troupeaux. C'est un guerrier professionnel, alors que le berger est un pillard occasionnel. Il a le sens d'une certaine discipline de groupe, trait emprunté aux structures du Mali, alors que le *Poulo bodêdyo* est profondément individualiste. Ces chevaliers negro-peul instaurent une nouvelle société au 17^e et au 18^e siècles. Ils ont besoin d'armes, de chevaux, de vivres. Ils convoitent les objets de fabrication artisanale admirés dans les mains des commerçants djennenké. Ils renforcent le servage : Bambara, Nono, Dogon, Bobo deviennent captifs de terre. Les métiers de l'artisanat deviennent affaire de caste. En enfermant les gens, dès leur naissance, dans un métier héréditaire, en les fixant de façon autoritaire, les Peul s'assurent de la libre disposition d'une production suffisante.

nombreux enfants sont les ancêtres des Peul. Cité par FROELICH, J.C., 1954, p. 8.

Cette chevalerie accepte des chefs, véritables souverains permanents et héréditaires alors que le *Poulo bodédyo* ne connaissait que des guides dont l'autorité s'exerçait selon l'opportunité. Les plus connus de ces chefs sont ceux des Férobé du Kounari dont les légendes ont été recueillies par VIEILLARD⁵⁵. C'est Hombodédio qui épouse la fille du *Fama* de Ségou à la fin du 18e et Guéladio qui établit son autorité du Niger jusqu'à la région du Pignari, à l'intérieur du Plateau de Bandiagara. Dans ces légendes la mobilité des Férobé apparaît déjà très alourdie. Leurs captifs sont fort nombreux et pour réprimer une de leur révolte Hombodédio doit solliciter l'appui de son beau-père, le *Fama* de Ségou. Les guerriers ne sont disponibles qu'après les récoltes, c'est ce que répond Hombodédio à une femme peul qui le presse d'aller punir le chef de Sà pour une question d'honneur.

« Attends que le Kounari ait fini le travail des champs, qu'ils aient semé, bêché, sarclé, coupé, le mil ».

L'islamisation atteint les Peul animistes dès cette époque. La chevalerie négro-peul et l'infanterie des Fulbé Wôdêbé demeurent animistes, mais des conversions individuelles ont eu lieu créant des kystes islamiques en plein pays peul. Ainsi Alfaka se sépare de sa tribu des Dialloubé vers 1800, et constitue un des premiers foyers d'Islam du Delta.

Les populations du Delta intérieur sont au début du 19ème siècle, arrivées à un niveau de désorganisation inquiétant. Aucune autorité politique : entre les *ardubé* du Macina, le *Pérédio* du Kounari et le *Djenné-Wére* une multitude de tribus peul indépendantes, des colonies paysannes bambara redoutables, le vieux fond Sorogo irréductible. A un niveau plus élevé Pacha de Tombouctou, le *Fama* de Segou sont incapables d'exercer continuellement leur autorité nominale. Ce défaut d'autorité politique est d'autant plus ressenti que les grands groupes humains organisent le Delta chacun à leur manière. Le quadrillage villageois nono-marka superposé aux fleuves, est traversé par les espaces peul, terrains de parcours et de pâturages fréquentés saisonnièrement aux confins imprécis. Il est alvéolé par les colonies Bambara qui débroussaillent et créent des finages villageois. Enfin le

⁵⁵ VIEILLARD, G., 1926. VIEILLARD fut un admirable connaisseur des Peul. Il vécut au milieu d'eux, au Fouta-Djallon qu'au Macina et au Niger, pendant de longues années. Sa disparition prématurée a fait honneur en 1940 nous a privé des livres essentiels dont on soupçonne l'exceptionnelle valeur en parcourant ses manuscrits réunis dans le Fonds VIEILLARD, conservé à l'IFAN à Dakar. M. le Professeur V. MONTEIL, Directeur de l'IFAN, nous a autorisé à parcourir rapidement les documents ayant trait au Macina et a réuni quelques-uns des récits recueillis et des observations faites dans MONTEIL, V., 1963.

peuple peul est travaillé par des contradictions internes : il possède une économie, une société pastorales et nomades, mais a acquis de sérieux intérêts villageois et agricoles : captifs, récolte de grain, élevage de chevaux. Le nomadisme s'alourdit et l'ouro devient saisonnier. Qu'y a-t-il de commun entre le berger *Poulo bodêdyo* qui suit le bœuf dans la nudité et la vie ascétique de brousse, le chevalier négro-peul vivant dans l'opulence des villages de captifs et dans le goût capiteux du sérail, le marabout récemment converti qui parle prière, sobriété, mosquée. A l'aube du 19ème, les sociétés humaines du Delta sont en pleine évolution et la géographie humaine plus confuse qu'elle ne l'a jamais été. La Dina de Cheickou-Ahmadou est une tentative puissante pour surmonter cette situation.

F.- LA DINA, 1818-1862

Le souvenir de Cheickou-Ahmadou est conservé avec dilection et précision dans tous les esprits, l'ouverture de la Dina en 1818 est l'aube d'une nouvelle ère et sert de référence pour la chronologie. Avant 1818 c'est l'*ardaku*, le temps de l'*ardo*, synonyme pour les Peul de *jahilaku*, temps de l'ignorance, du paganisme et du nomadisme. Les Bambara fixés dans le Delta parlent aussi avec mépris de ces temps anciens. C'était le *diaélia*, le temps des païens. La Dina marque l'aube d'une ère nouvelle parce qu'il n'est pas de domaine où Cheickou-Ahmadou n'ait légiféré. Dans tous les aspects de la vie humaine le souverain est intervenu, avec un sens extrême de l'organisation et de la codification. Le géographe peut rejoindre l'historien, imaginer l'originalité et la séduction de la région si son œuvre n'avait pas été brutalement traversée de la dérive toucouleur. L'œuvre de Cheickou-Ahmadou a été acceptée parce qu'elle a été dans le sens de la gestation sociale et économique en cours. C'est au sens propre une révolution, la mise sur pied brutale de structures nouvelles adaptées aux forces qui cheminent en profondeur et qui avaient abouti au métissage progressif de deux sociétés, celle des Peul et celle du Mali. Cheickou-Ahmadou crée un état, une économie, une société, une culture poulo-malien. Pour notre propos il est exceptionnel de rencontrer un épisode historique de portée géographique aussi évidente : le modelage régional actuel doit ses lignes extérieures à la Dina ⁵⁶.

L'ascenssion rapide d'un homme d'humble origine comme Cheickou-Ahrnadou marque bien le caractère informel de la société peul au début du 19ème siècle. D'une famille islamique des Oouro-Daiébé, il fut l'élève des marabouts marka de

⁵⁶ L'étude géographique du Delta et des régions voisines trouve dans l'histoire de l'Empire peul du Macina racontée SUI' le mode épique, et d'après les traditions locales, par MM. AMADOU HAMPATÉ BA et DAGET, une source d'information d'une extrême richesse. DAGET, J., et BA, A.H., 1955.

Koubaye. Il ouvre une école coranique à Roundé-Sirou, aux environs de Djenné d'où il est expulsé sur l'ordre du *Djenné-Wéré*. Un de ses *talibé* ayant tué le fils de l'*Ardo* de Samaye, le marabout trouve refuge chez l'*Ardo* du Sébéra. Il y constitue une troupe, confrérie religieuse et chevalerie militaire, avec laquelle très rapidement il écrase les chefs de la région, peu soutenus ou trahis par leurs soldats, et dont les coalitions souffrent de divergences d'intérêt.

Maître du Delta intérieur, Cheikou-Ahmadou exerce une théocratie vigoureuse. Il fait respecter les préceptes de la morale et introduit les institutions de l'Islam⁵⁷. Parmi ces dernières, certaines ont une portée sociale ou économique contemporaine. Dans le système foncier Cheikou-Ahmadou introduit la propriété domaniale *beit-el* constituée de terres, pâturages ou captifs revenus à l'Etat par confiscation ou « main-morte ». Ces biens *beit-el* sont concédés à des marabouts ou à des représentants de l'autorité pour faire face aux charge de leur fonction. Sur le plan social les sujets de la Dina sont répartis en deux catégories : les hommes libres ou *rimbé* (sin. *dimo*), nobles et artisans, et les non-libres *rimaïbé* (sin. *dimo*).

La décision la plus importante, tant du point de vue de l'organisation géographique actuelle que des péripéties qui en ont été la conséquence immédiate, reste la sédentarisation forcée de tous les habitants de la Dina. Sous peine de perdre les droits sur l'herbe et sur l'eau, toute famille peul doit posséder un habitat fixe, occupé de façon permanente par certain de ses membres. L'*ouoro*, campement de nomades, devient le village des Peul. Ainsi l'évolution qui se dessinait est élargie et doit aboutir dans un délai de cinq années à la sédentarisation. La même obligation est faite aux Sorogo nomades.

Dans le domaine économique Cheikou-Ahmadou instaure selon les moyens de l'époque, un véritable dirigisme. Celui-ci est inspiré par un double désir : d'une part chacun doit être équitablement traité, d'autre part pêcheurs, cultivateurs et éleveurs doivent coexister pacifiquement. Pour éviter tout conflit entre les éleveurs et les pêcheurs la liste des barrages de pêche est dressée afin qu'ils soient protégés. Les pistes de déplacement de troupeaux à l'intérieur du Delta, les *goumpi* (sin. *goumpel*), les *harrima*, lieux de paccage destinés aux troupeaux villageois, sont précisés afin que les agriculteurs tiennent leur champ à distance. Le dirigisme de la Dina fut surtout actif dans le domaine pastoral et commercial. Nous précisons plus avant les modalités de la

⁵⁷ Par exemple il interdit l'usage de l'alcool, du tam-tam et toute culture de tabac.

véritable révolution pastorale qu'implique la sédentarisation forcée des Peul. Observons à titre d'exemple avec quelle précision la rémunération des bergers est fixée. En transhumance le berger a droit au quart de la traite, ou à celle du jeudi soir et u vendredi matin. Lorsque les animaux sont revenus dans le Delta, le berger reçoit le tiers du lait, un autre tiers va au propriétaire et le reste aux pauvres. Le berger reçoit en outre la traite pendant quarante journées lorsqu'une vache a mis bas pour la première fois et pendant sept journées lorsque l'animal a déjà vêlé. Enfin il est récompensé de ses soins par un taurillon annuel pour chaque quarantaine de bêtes dont il a la charge ⁵⁸. Les conflits entre groupes peul pour la possession des *bourgou* sont arbitrés ⁵⁹, les limites sont précisées, la carte des pâturages peul peut être dorénavant dressée.

Cheikou-Ahmadou exerce une surveillance soupçonneuse, voire tracassière, à l'égard de toute activité mercantile considérée comme immorale, et sur tous les lieux de commerce cosmopolites. Les marchés sont supervisés par des contrôleurs qui vérifient les poids et les mesures, ainsi que les cours pratiqués ⁶⁰. Pour mieux les surveiller le souverain décide le transfert d'un certain nombre de villages-marchés. C'est le cas de Konnahiddé et de Kaka situés sur des tertres, déplacés sur la bordure sèche pour occuper les sites actuels de Konna et de Sofara. Les communications par eau sont prolongées le plus longtemps possible grâce des corvées de captifs entretenant les chenaux.

Toute cette œuvre politique, économique et religieuse, tentative de conciliation de peuples divers, imprégnée d'islamisme, heurte le sentiment et les intérêts des groupes extrêmes. Les commerçants Marka opposèrent une sourde résistance à la Dina, réaction banale à l'égard dirigisme, conservatisme religieux de marabouts peu éclairés pratiquant les rites animistes sous une teinture d'Islam. Les deux métropoles séculaires, Dia et Djenné, furent les foyers urbains d'opposition. A Djenné, Cheikou-Ahmadou fit détruire toutes les mosquées quartiers et éleva un temple nouveau. Les notables djennenké restèrent hostiles à la Dina et le montrèrent de façon continue sous les successeurs du souverain. A Dia, le souverain fit construire la ville à l'autre extrémité de son tertre, déposséda les Diawara,

⁵⁸ DAGET, J., et BA, A.H., 1955, p. 83.

⁵⁹ Par exemple le conflit séculaire qui séparait Yallalbé et Dialloubé. Cheikou-Ahmadou fit creuser par tous les Rimaïbé de la région un fossé, dit Sékéma, qui matérialisa la frontière.

⁶⁰ BARTH, H., traduit 1861, t. 3, p. 314 et 315, note à Bambara-Maoundé : « Ici comme dans les domaines orientaux des Foulbé tout ce qui se vend au marché est soumis à un examen sévère et au contrôle d'un agent spécialement préposé à cet effet ».

famille marka servant les rites de l'animisme bozo, et confia la chefferie à un Koreïchi, marabout venu du Nord. Mais l'opposition la plus ouverte, la plus vigoureuse, fut celle des Peul traditionnels. Nomades, animistes et indépendants, ils ne pouvaient accepter la sédentarisation, l'Islam et l'autorité de la Dina. Le chef de cette opposition fut le chef des Dialloubé, *Dioro Dialloubé*⁶¹. Battus militairement les Dialloubé sont surveillés par une série de postes militaires et maraboutiques auxquels on attribue des terres confisquées. Ainsi naît l'Ouro-Alfaka, sont renforcés l'Ouro-Daiébé, l'Ouro-Tikam, l'Ouro-Bodi, l'Ouro-Sosobé-Togoro.

Le souverain entreprend corrélativement le démantèlement des organisations politiques et pastorales traditionnelles. L'Ardo du Macina, battu dès l'ouverture de la Dina, est remplacé par le cousin du souverain pour lequel on crée une résidence, l'actuel Ténenkou où les notables de toutes les familles peul du Macina durent se fixer. L'Ardo de Samaye est exécuté, ses pâturages et la surveillance de la région sont confiés à un groupe maraboutique, l'Ouro-Modi. L'Ardo du Sébéra ne garde qu'une chefferie limitée à sa résidence de Soye. Si le *Dioro-Yallabé* est converti et intégré, le Dioro-Ouroubé est révoqué et son groupe fixé d'autorité à Sindégué. Des fractions peul trop réduites pour être tenues en main sont regroupées et mises sous l'autorité d'un fidèle : c'est le cas de l'Ouro-Diafarabé et de l'Ouro-Kofogou de Djenné. Ainsi organisé et administré le Delta intérieur devint pour les Peul le *Leydi-Macina*⁶² pour lequel le souverain fonde une capitale, Hamdallaye, dans le sud du Kounari.

G. - LES RAVAGES DE L'ÈRE TOUCOULEUR. 1862-1893

La pression accrue des Touareg occupant Tombouctou, l'insoumission des Djennenké marquent le début des troubles sous les successeurs de Cheikou-Ahmadou⁶³. Mais la ruine de la Dina fut le fait des Toucouleur. El-Hadj-Omar chassé du Sénégal par Faidherbe occupe Ségou en 1861 et, poursuivant le *Fama* réfugié auprès de Amadou-Amadou, pénètre dans le Delta. Son arrivée soulève l'agitation de tous les sujets rétifs de la Dina. Bambara, Dogon. Minianka renforcent la horde cosmopolite de l'armée toucouleur. Celle-ci mène une guerre de pillage et de massacre. Pratiquant la terre brûlée, déportant massivement les populations insoumises, les Toucouleur vont bouleverser la carte humaine du Delta. El-Hadj-Omar après avoir pris facilement Djenné et Hamdallaye, tué Amadou-Amadou, poussé jusqu'à Tombouctou, est assailli à son retour par les Peul, assiégé à Hamdallaye, tué lors d'une tentative de sortie

⁶¹ Le sens de dioro est donné dans la deuxième partie chapitre II.

⁶² Voir plus avant le sens précis de leydi et l'articulation géographique du Leydi-Macina. Partie. Chapitre II.

⁶³ Son fils Ahmadou-Cheikou, 1848-1853 et Ahmadou-Ahmadou, 1853-1862.

en 1864. Son neveu Tidiani lui succède et profitant des divisions entre ses ennemis Peul du Macina et chers de Tombouctou, il entreprend la reconquête du Delta. Sur la rive droite du Niger ce fut facile, les Peul fuyant vers l'ouest, les Marka se soumettant. Sur la rive gauche ce fut beaucoup plus difficile, le Macina restait irréductible. Tidiani lança une série de colonnes infernales montées sur pirogues. Cinq expéditions, entre 1870 et 1880, ravagèrent systématiquement tout le pays, du Farimaké à Diafarabé. Les Peul du Macina s'enfuirent ou furent déportés et fixés dans le Kounari au nombre de 30000. Les Bozo de la rive gauche furent traqués et installés sur la rive droite afin d'être facilement mobilisables pour assurer : la batellerie ⁶⁴.

Les paysans bambara ou marka de la bordure est ne sont pas épargnés et sont concentrés en gros villages. Ainsi dans le Kounari les habitants de Périmpé, Ouornio, Youré, Soufourlage, Kouna, Néma, Dio furent groupés à Barbé. De l'autre côté du Bani tous ceux du Derrari se replièrent dans les fourrés du Korori à Tiékorobougou. En dépit de cet effort militaire et de ces déportations, Tidiani contrôle malle Delta intérieur, et transfère à Bandiagara sa capitale.

C'est là qu'est établi, en 1887, le premier contact entre Toucouleur et Français par la mission CARON ⁶⁵. Les Français maîtres du Haut-Niger descendent le fleuve, entraînés par le mirage de la richesse et de l'importance commerciale de Tombouctou. Archinard est maître de Ségou en 1890 et de Nioro en 1891. En 1893, les Français prennent Djenné et Bandiagara ⁶⁶, détrônant le successeur de Tidiani, Mounirou, le remplaçant par un de ses parents, Aguibou. La rive gauche du Bani et du Niger est alors sous l'administration directe qui établit à Djenné un cercle administratif. La rive droite demeure sous l'autorité d'Aguibou jusqu'en 1902, époque à laquelle le royaume protégé du Macina est transformé en Cercle de Bandiagara.

L'organisation de l'espace élaborée pendant la Dina fut profondément perturbée par les Toucouleur. Après 1880, lorsqu'un calme relatif succède aux expéditions punitives, Tidiani montre un sens politique certain. Il conserve, partout où c'est possible, l'organisation administrative et financière de la Dina mais l'applique avec souplesse. Le Lieutenant CARON remarque que le souverain Toucouleur a de l'expérience et

⁶⁴ Ainsi les Fuondo-Sorogo fixés à Konza, Korientzé et Djibitaga, les Somono de Mérrou fixés à Sindég et ceux de Sahonna rejoignant à Mopti les Tié de Nouh. D'autres s'enfuirent vers des régions éloignées les Bozo de Laourou, Kouakourou et Yonga se réfugièrent dans le Pondori.

⁶⁵ CARON, E., 1891.

⁶⁶ La seule résistance fut celle de la garnison de Djenné. La ville est enlevée le 12 avril 1893, Mopti le 17 et Bandiagara le 29.

ménage ses sujets. Le bilan désastreux de l'épisode toucouleur résulte moins d'une incompétence que des circonstances parmi lesquelles l'hostilité peul qu'El Hadj Omar et Tidiani ne réussirent pas à dominer durant les trente années qui leur furent accordées. Ce conflit engagea les Toucouleur à appuyer tous les groupes ethniques et sociaux qui avaient été contraints par la Dina. Tidiani tenta de se concilier en premier lieu les captifs des Peul. Ceux du Kounari, affranchis par la fuite de leurs maîtres, furent regroupés⁶⁷. Les Rimaïbé *beit-el* du Mourari furent avantagés et recrutés comme la *sofa*⁶⁸. Sur le plan religieux l'Islam recule. Musulmans de fraîche date, les Bozo, Bambara, Rimaïbé du Delta, les Dogon du Pignari, furent ménagés par les Toucouleur. Alors que la Dina fut une ère d'homogénéisation et d'assimilation, l'épisode toucouleur remit en valeur la diversité et le particularisme des populations du Delta.

La deuxième conséquence géographique durable est le transfert du centre de gravité humain du Delta sur la bordure orientale. Fuite et dispersion des populations, déportation, destruction des villages, ruinent les pays de la rive gauche du Niger. On trouve la confirmation de ces faits dans le récit du Lieutenant CARON qui, en 1887, traverse ces régions. « Autrefois Diafarabé avait 3 000 habitants répartis dans les villages de Silembéa, de Daré-Salam et de Tondou. Il y a environ 15 ou 20 ans, Tidiani étant venu les attaquer avec 1 500 pirogues, les autres s'en allèrent chez l'Almamy de Dia, les autres s'enfuirent près du fils de Bâ Lobo. Aujourd'hui il n'y a plus que Silembéa qui soit habitée de façon permanente et seulement par Bozo et les Somono »⁶⁹. Et le long du Diaka : « çà et là émergent des monticules couverts de quelques arbres où l'on découvre des ruines de villages complètement abandonnés »,

Et le Lieutenant CARON cite les ruines de Saré-Béré, Gandé-Tama, Togguéré-Koumbé, Karnaka-Sébé, Diogui-Maoundé.

« Entre Diouki et le village de Gandé-Korbo il y a tous les kilomètres des ruines de villages ombragés par les palmiers et de magnifiques fromagers ».

Beaucoup de ces villages furent réoccupés au début de l'époque coloniale. Certains ne se relevèrent pas. Nous avons noté un grand nombre de sites anciennement habités dont l'abandon, au témoignage des villageois voisins, date de l'époque toucouleur. Voici quelques exemples pour la région

⁶⁷ Placés sous la direction d'un chef, le Besséma, ils se soulevèrent en définitive contre Tidiani.

⁶⁸ Ils constituaient le gros de la garnison toucouleur de Djenné qui résista aux Français en 1893.

⁶⁹ CARON, E., 1891, p. 131 et suivantes.

située entre le Diaka et le Niger; dans le Sosobé-Togoro : Badé, Saré-Semba, Ouro-Paté, Guétol ; dans le Kotia-Bozo : Sandoua, Balel, Tina, Wouanta, Tianguié ; dans l'Ouro-Modi : Toguel-Ouro, Tugal- Iné-Yéré, Tébéna, Baré-Baïdi, Téwané ; sur le Diaka aval : Gaïta, Boa, Kiékié.

Ainsi le tiers nord-ouest du Delta intérieur est transformé en désert entre 1860 et 1900. Par contre la bordure orientale est surpeuplée par la déportation des Peul, Bozo et Somono. Pour la majorité des pêcheurs ce fut un transfert durable. Les Fuôno-Sorogo qui nomadisait entre le Niger et le lac Débo demeurent encore dans les villages de la bordure où ils furent fixés par ordre de Tidiani. Les Peul du Macina, déportés au nombre approximatif de 3000 quittèrent en majorité le Kounari et réoccupèrent les rives du Diaka en 1895. L'administration coloniale ayant laissé chacun libre de repartir ou de rester, certains groupes demeurèrent sur place ⁷⁰.

Ce transfert géographique des hommes et de l'activité présente également un aspect commercial sur lequel nous reviendrons : le négoce djennenké est atteint gravement par les troubles et l'insécurité de la région, coupé de son correspondant Tombouctou par les rezzo des Touareg, ruiné par la mésentente entre les deux parties de sa population, Djennenké et Peul, qui éclata au début du règne de Tidiani et aboutit à l'exil momentané des premiers. Par contre les marchés de la bordure orientale, protégés par les Toucouleur, prospèrent et ce développement marque la fin de l'ère commerciale presque millénaire de Djenné.

⁷⁰ 27000 Macinanké quittent le Kounari en 1895 d'après Anonyme. Note sur les Peul du Macina, 1895, Archives du Sénégal, cote IG. 177.